



CARNET JEAN DE LA FONTAINE

Focus – Les moralistes classiques

Capucine Zgraja

Au XVII^e siècle, la réflexion sur les mœurs se développe et se fait plus critique. L'aristocratie, aux mœurs plus policées, encourage les réflexions sur les comportements en société. Un nouvel espace littéraire se déploie alors où viennent s'inscrire différents ouvrages dits « moralistes » dont les plus célèbres sont les *Maximes* (1665) de La Rochefoucauld, *Les caractères* (1688) de La Bruyère et les *Pensées* de Pascal (posthume, 1670 pour l'édition de Port-Royal). Ces moralistes¹ sont des auteurs qui s'adressent directement au public mondain de leur temps, qui installent leur pensée dans l'espace contemporain, et qui décrivent d'une manière critique les mœurs qui s'offrent à leur observation².

Même si les « moralistes » écrivent en un temps où le christianisme et ses valeurs sont omniprésents, ils développent une certaine méfiance envers lui. Ils se détachent ainsi de la morale scolastique, morale scolaire qui était dominée par la pensée d'Aristote et de Saint Thomas d'Aquin. Elle présentait un monde bien ordonné dont les éléments se rangeaient dans des catégories bien définies. Fleurissaient les traités systématiques rédigés par des doctes qui avaient reçu un enseignement traditionnel et qui s'adressaient à d'autres savants.

Cependant la Réforme (initiée en 1517 par Martin Luther) et les guerres de religion (1562-1598) ont fait éclater la chrétienté et ont conduit à une prise de conscience de la violence humaine. Dans le domaine théologique, la pensée de Saint Augustin qui postule la séparation radicale du monde divin et du monde humain s'est de nouveau répandue. Cette dernière invite à la défiance envers toutes certitudes morales, pousse à l'examen critique des croyances, et autorise une analyse sécularisée de la société en supposant l'absence de Dieu dans un monde livré au péché. Des auteurs comme Montaigne, La Rochefoucauld, La Bruyère ou Pascal, qui sont chrétiens, ont été marqués par cette pensée. Mais leurs réflexions se développent aussi dans un univers mondain. Le discrédit des croyances traditionnelles dans un tel milieu leur impose de chercher des morales possibles dans un univers où le bien et le mal sont défini selon un art de vivre spécifique et non pas directement lié à la parole divine. L'époque des moralistes est en effet celle d'un transfert des instances culturelles et scolaires vers les cercles de la société cultivée. Les normes sont alors des normes du goût qui sont diffusées par ceux qu'on appelle les « honnêtes gens ». Enfin, les philosophies antiques que sont notamment le stoïcisme et l'épicurisme suscitent un nouvel intérêt : elles sont un recours face à la méthode scolastique considérée comme pédante.

Tous ces phénomènes marquent profondément les figures réunies sous le nom de moralistes. Ils reprennent des thèmes antiques, ne sont pas doctes et s'adressent à un public mondain, celui

¹ Aucun des auteurs qu'on appelle aujourd'hui moraliste ne se considérait comme tel. Le terme de moraliste est admis pour la première fois dans le dictionnaire Furetière en 1690, il désigne alors un auteur qui enseigne une bonne conduite. Ce n'est qu'à la fin du XVIII^e qu'il renvoie à la description ou à la réflexion critique des mœurs : les dictionnaires prennent comme exemples Montaigne, La Rochefoucauld, Pascal, La Bruyère

² En ce sens, le moraliste ne doit pas être confondu avec le moralisateur, qui répète une morale admise pour corriger la conduite des autres en leur prescrivant des règles.

des salons. Leurs ouvrages, certes bien différents, présentent néanmoins certaines caractéristiques communes qui permettent de les réunir :

- le territoire d'analyse des « mœurs humaines » ;
- un point de vue particulier et non systématique ;
- une forme brève et discontinue où s'intègre un propos synthétique.

Ce dernier trait est peut-être le plus saillant car il conduit à la dissimulation de toute perspective globale, au profit de la discontinuité des observations et de leur précision. François de La Rochefoucauld dit à ce propos : « Pour bien savoir les choses, il faut en savoir le détail ; et comme il est presque infini, nos connaissances sont toujours superficielles et imparfaites » (*Maximes*, 106).

Mais surtout, ils s'emparent des doutes issus des guerres de religion. Ils se montrent ainsi très lucides sur la condition humaine et sur les capacités de l'homme : est désormais naïf celui qui croit que l'homme est naturellement bon ou raisonnable. Ainsi Jean de La Fontaine concilie scepticisme, catholicisme mondain et épicurisme intellectuel. Dans cette fiche, nous proposons une brève présentation des moralistes contemporains de Jean de La Fontaine : La Rochefoucauld, La Bruyère et Pascal.

1. La Rochefoucauld (1613-1680) et les *Maximes* (1665)

François Duc de la Rochefoucauld appartient à l'une des plus nobles familles de France. Appelé à une carrière militaire et politique, c'est dans la voie des lettres qu'il s'illustre pourtant. Engagé dans les intrigues politiques durant les premières années de sa vie, il se retire en 1652 dans ses terres. Il revient quelques années plus tard à Paris et se consacre à la vie mondaine et à la réflexion morale. Il fréquente alors les salons de Mlle de Scudéry, de Mlle de Montpensier, de Mlle de Sablé et il se lie avec Mme de La Fayette.

Les *Maximes* et les *Réflexions diverses* naissent dans ce milieu mondain, galant et janséniste (pour ce qui est du salon de Mme de Sablé). Il y exprime une clairvoyance désabusée appliquée à l'étude psychologique et morale de l'homme. Les différentes maximes n'ont pas été groupées suivant un plan logique, mais s'organisent autour d'une idée centrale : sa vision de l'homme. Cette vision est pessimiste (comme celle de La Fontaine, de La Bruyère, ou encore de Pascal). La nature des hommes a été corrompue par le péché. Sous les vertus, il souligne les défauts. Il dénonce l'amour-propre où il voit la source des passions les plus diverses, le ressort de presque toutes les actions humaines même lorsqu'elles semblent désintéressées. Il incrimine aussi l'intérêt, l'orgueil, la vanité et les autres passions. Néanmoins, ses maximes présentent aussi, en contre-point, un idéal sévère, rigoureux, aristocratique (pour des « âmes d'élites »), chrétien (fondé sur l'humilité), classique (exigeant la lucidité).

Quant au style des maximes, il est notamment marqué par le paradoxe, car sous le regard de l'observateur des mœurs, chaque qualité morale risque de se retourner en son contraire. Il écrit ainsi : « Si on juge de l'amour par la plupart de ses effets, il ressemble plus à la haine qu'à l'amitié » (72).

La Voix d'un texte

Séminaire d'élèves de l'Ecole Normale Supérieure

<http://lavoixduntexte.fr/>

lavoixduntexte@gmail.com



2. La Bruyère (1645-1696) et les Caractères (1688)

Issu d'une famille bourgeoise, La Bruyère fait des études de lettres et devient avocat, puis trésorier des finances de Caen. Dans les années 1680, il est précepteur du duc de Bourbon, puis secrétaire des Condé. Il peut ainsi observer la cour depuis l'Hôtel des Condé à Paris ou du château de Chantilly.

Les Caractères traduisent son expérience des hommes et de la société. Il a d'abord souhaité peindre ses contemporains : « Je rends au public ce qu'il m'a prêté ; j'ai emprunté de lui la matière de cet ouvrage [...] » (Préface). C'est d'ailleurs pourquoi beaucoup ont tenté de retrouver, derrière ses personnages, les grandes figures du temps. Mais au-delà de ce projet de reproduction, il avait aussi le désir de discerner les traits éternels de la nature humaine. Il décrit l'égoïste, le fat, ou encore le collectionneur. Il précise également cet objectif dans sa Préface : « Bien que je les tire souvent de la Cour de France et des hommes de ma nation, on ne peut néanmoins les restreindre à une seule cour, ni les renfermer en un seul pays, sans que mon livre ne perde beaucoup de son étendue et de son utilité, ne s'écarte du plan que je me suis fait de peindre les hommes en général... ». Cependant, chez lui, l'observation des mœurs s'infléchit dans le sens d'une représentation des dynamiques sociales. Dans ses portraits, il représente ainsi les mécanismes de distinction et de promotion qui organisent la société de son temps.

Les Caractères paraissent en 1688. Il y apparaît comme un fin moraliste, un satirique et un styliste original. Dès sa première édition, l'ouvrage rencontre un grand succès. Il plaît à certains et en scandalise d'autres. En vrai classique, il présente son ouvrage comme une simple imitation d'un ouvrage antique, *Les caractères de Théophraste, traduits du grec, avec les Caractères ou les Mœurs de ce siècle*. Le livre comprend des maximes et des portraits : ces derniers plaisent davantage (leur nombre s'accroît d'ailleurs au fil des éditions). Pour donner du relief à ses *Caractères*, La Bruyère exploite les ressources de la rhétorique (parallèles, apologues, énigmes, apostrophe, etc.), fait varier la forme (dialogues, anecdotes, etc.), emploie un langage pittoresque et souvent un vocabulaire technique.

3. Pascal (1623-1662) et les Pensées (1670)

Grâce aux études ordonnées par son père et à ses grandes capacités, Blaise Pascal devient très jeune un homme de sciences. Ses recherches sur les coniques et sur le vide marquent l'histoire des mathématiques et de la physique. Mais ce qui dans sa vie permet de comprendre les *Pensées*, c'est sa série de conversions (1646 et 1654) qui le mène à Port-Royal et au jansénisme, parallèlement à sa fréquentation des salons mondains. Le premier élément offre la matière à sa réflexion apologétique, le second lui donne un public à toucher et à convertir.

Au cœur de l'étude des moralistes du XVIIe, le cas des *Pensées* de Blaise Pascal est à la fois problématique et éclairant. Problématique, car Pascal n'a ni achevé, ni ordonné ses notes qui aujourd'hui sont regroupées sous le titre des *Pensées*. Éclairant, car cette fragmentation illustre parfaitement l'impossible unité de toute réflexion morale sur l'homme. Certes, beaucoup



d'éléments indiquent que les notes fragmentaires avaient pour objectif la réalisation d'un ouvrage global, qu'il voulait mener à bien une entreprise apologétique. Pourtant l'impossibilité de prendre appui sur une doctrine constituée est à la base même du projet de Pascal. C'est en tout cas ce que semble révéler les fragments qu'il en a laissés.

Ces fragments tiennent de l'apologie, mais aussi de l'anthropologie morale. Selon B. Parmentier « les *Pensées* recyclent les discours de la morale, de l'éloquence, de la philosophie, elles les traversent, les confrontent et les abandonnent : « La vraie éloquence se moque de la l'éloquence, la vraie morale se moque de la morale... Se moquer de la philosophie c'est vraiment philosopher » (L523, S671) »³. Comme les autres « moralistes », un doute anthropologique marque ses écrits et sa pensée est pessimiste. Pour lui, l'homme n'est qu'un accident, il n'a pas de nature propre et son essence se dissout dans le divers. Mais plus encore, Blaise Pascal semble avoir voulu placer le lecteur face à la déroute de toute raison organisatrice : « Il faudrait avoir une règle ; la raison s'offre ; mais elle est ployable à tous sens ; et ainsi il n'y en a point » (édition Sellier, 1976, 455). Par sa matière et par sa forme, Pascal montre et exhibe donc le désordre de l'homme et de sa pensée.

Bibliographie

Bénichou P., *Morales du grand siècle* [1940], Paris : Gallimard, 1988 (coll. Folio).

Lafond J., (éd.), *Moralistes du XVIIe siècle : de Pibrac à Dufresny*, Paris : Robert Laffont, 1992 (coll. Bouquins).

Parmentier B., *Le Siècle des moralistes*, Paris : Seuil, 2000 (coll. Points).

³ B. Parmentier, *Le Siècle des moralistes*, Paris : Seuil, 2000 (coll. Points), p.84.